

La vie millénaire de la nation innue

SERGE BOUCHARD ET MARIE-CHRISTINE LÉVESQUE, *Le peuple rieur. Hommage à mes amis innus*, Montréal, Lux Éditeur, 2017, 317 pages

Pascal Chevrette

Volume 13, Number 1, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89098ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chevrette, P. (2018). Review of [La vie millénaire de la nation innue / SERGE BOUCHARD ET MARIE-CHRISTINE LÉVESQUE, *Le peuple rieur. Hommage à mes amis innus*, Montréal, Lux Éditeur, 2017, 317 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(1), 21–22.



LA VIE MILLÉNAIRE DE LA NATION INNUE

Pascal Chevrette
Chef de pupitre, littérature

SERGE BOUCHARD ET
MARIE-CHRISTINE LÉVESQUE
**LE PEUPLE RIEUR. HOMMAGE
À MES AMIS INNUS**
Montréal, Lux Éditeur, 2017,
317 pages

Serge Bouchard a étudié les Innus. Il les a observés, questionnés, écoutés, a lu sur eux, abondamment, pendant presque un demi-siècle. Il les a tellement étudiés qu'ils ont cessé de n'être qu'un objet d'étude. Au fil du temps, il a construit, Kaushtut – c'est son surnom innu (le barbu) –, une relation qui va bien au-delà de la méthode anthropologique. La curiosité a fait place à l'amitié et c'est le récit de cette amitié que raconte *Le peuple rieur*.

Précédant Bouchard, l'anthropologue Rémi Savard avait décrit le rire caractéristique des peuples précolombiens, emblème de leur résistance. L'historien des remarquables oubliés l'a repris à bon compte pour assigner aux Innus cette résistance millénaire bien campée dans le Nord québécois. Il ne s'agit donc pas d'un seul livre d'information sur cette nation, mais bien d'un essai sur leur résilience, leur survivance.

Tissé de souvenirs, d'anecdotes et de rétrospectives, se déployant dans un vaste panorama de l'histoire des Innus, l'ouvrage nous promène sur toute la Côte-Nord, en pleine « Boréale », en plein Nitassinan. Ces Innus rieurs que nous découvrons progressivement ont l'allure de résistants modèles ayant traversé d'innombrables saisons, tant naturelles que politiques. À la fois conteur et interprète des cultures, Bouchard explore et interroge tout : cosmologie, rituels de chasse, cuisine, éducation, humour et croyances, tout ce qui forge cette mémoire qui charrie l'organisation d'un monde structuré autrefois autour du nomadisme et de l'animisme. Le chemin innu qu'il parcourt dans ses huit denses et passionnants chapitres demeure bien sûr jonché d'obstacles que l'« Histoire générale du Canada » leur a fait subir. Bouchard sait détacher, morceau par morceau, toute la toile de fond de cette histoire coloniale pour en révéler les coutures ; il aborde ainsi dans ses premiers chapitres les premiers contacts avec les explorateurs européens, la mise en place des premières structures coloniales, le poids pesant qu'a représenté la littérature des missionnaires sur leur cas, ce qui a contribué à générer dans les siècles un « misérabilisme culturel » (p. 136) dont nous sortons à peine. Les derniers cha-

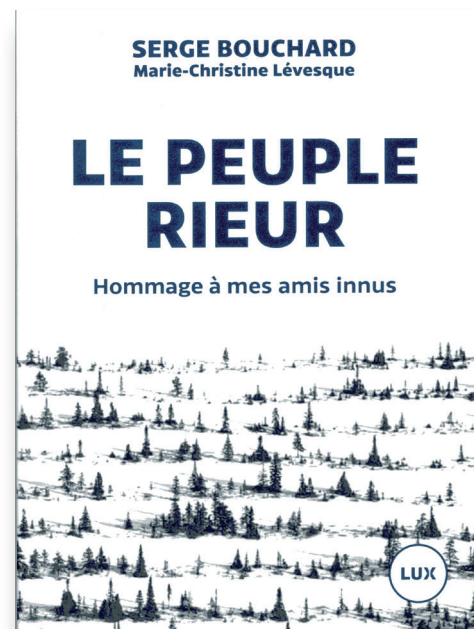
pitres abordent pour leur part l'insertion forcée des Innus dans les cadres fédéraux, cléricaux et provinciaux, qui va de l'âge d'or de la chasse et de la trappe sur les territoires du Domaine du Roy à la « spoliation générale » de leur terre sous le « régime colon-bûcheron » et, enfin, aux tristement nommés pensionnats. Bouchard remplit donc la tâche de nous révéler une culture discrète, mais fortement enracinée, qui a été entachée et minorisée par les politiques assimilationnistes des siècles derniers.

Dans l'élan d'érudition qui le porte, Bouchard s'appuie sur les études de ses collègues archéologues, géologues et, surtout, anthropologues qui depuis plus de quarante ans documentent et enrichissent notre connaissance des nations qui peuplent la majeure partie du pays québécois. L'amitié, elle est aussi avec cette communauté savante.

URGENCE NATIONALE

Le peuple rieur se distingue par ses grandes qualités de vulgarisation. En écrivant sa propre version de l'histoire de la nation innue, Bouchard ne fait pas fausse route : son bagage théorique épouse à merveille le contenu d'un homme patient qui les a côtoyés pendant longtemps. Mais on sent à le lire qu'il est habité par une visée plus large que le simple hommage : « [ce] livre de vulgarisation me semble d'intérêt national, je dirais même d'urgence nationale » (p. 20). Depuis qu'il s'est mis à leur école, l'anthropologue n'a cessé d'approfondir ses vues sur le fossé culturel les séparant de leurs confrères québécois. Le portrait des Innus est élogieux, presque romantique par moment, mais il ne va pas sans ce vif désir de communiquer un message : mener le lecteur à une compréhension globale du sort des Innus pour donner lieu au dialogue. Dans l'élan d'érudition qui le porte, Bouchard s'appuie sur les études de ses collègues archéologues, géologues et, surtout, anthropologues qui depuis plus de quarante ans documentent et enrichissent notre connaissance des nations qui peuplent la majeure partie du pays québécois. L'amitié, elle est aussi avec cette communauté savante.

Serge Bouchard espère donc que ses récits et explications deviennent un « acquis



culturel pour toute la société». Le lecteur passionné par les grands territoires du Québec verra dans le Nitassinan une terre pleine d'histoires, qu'il n'est pas qu'une Côte-Nord éloignée, sans fenêtre sur l'international. Bouchard dit sans détour qu'« il faut l'avouer, nous avons été plus fascinés par les premiers peuples du monde entier, Mongols, Lapons et Papous, que par les nomades de notre taïga » (p. 130). Pour poursuivre sur cette lancée, il cite *Au croisement de nos destins*, un collectif paru en 2009 par Yves Chrétien, Denis Delâge et Sylvie Vincent où ceux-ci affirmaient que « non seulement il n'est plus possible d'écrire l'histoire du Québec sans relater la présence continue des Premières Nations, mais il ne peut y avoir de réflexion sur cette histoire sans les connaissances et les perspectives qu'apportent les Premières Nations » (p. 91-92). *Le peuple rieur* marche dans les pas de ce manifeste, s'il en est un.

C'est sous cet angle que Bouchard aborde, entre autres, la tabagie de 1603, « la première alliance franco-amérindienne ». 1603 consisterait en un pacte d'origine où il n'y aurait eu « nulle tractation ou marchandage, ni usurpation ou cession de terres ; plutôt une entente cordiale, une réciprocité d'intérêts, un pacte tout à fait unique dans les annales de la colonisation » (p. 89). C'est pour lui une « grande alliance originale » qu'il vaut la peine de réactiver dans notre mémoire, nécessaire pour la compréhension des origines de Québec, du Québec, de Uepishtikueiau (c'était le nom). Mais c'est aussi sous cet angle que Bouchard a des ambitions pour ses amis innus ; il avance que « [...] l'unité de la nation innue reste à faire, la gouvernance originale d'un grand Nitassinan unifié reste à concevoir et à mettre en place » (p. 255). Il lance l'idée, mais se garde bien de spéculer sur les mécanismes d'une telle entreprise future. De toute façon, ce ne serait pas son rôle.

HISTOIRE PRÉCOLOMBIENNE ET HISTOIRE GÉNÉRALE

Le regard porté sur le Nitassinan et ses habitants nous ramène à plus de deux mille ans en arrière, au temps des premières peuplades. Dans le premier chapitre, Bouchard nous promène en canot, au nord de Mingan, pour nous faire voir la grande beauté de ce pays d'épinettes noires et de lacs paisibles. Il pagaie et fait rire de lui parce qu'il ne peut supporter les insectes. Mais le contact est là, entier, à hauteur d'homme; Bouchard est désireux d'une rencontre significative et non soumise aux prérogatives royales des débuts de la navigation outre-Atlantique. Ce sont des procédés qu'on apprécie à lire Bouchard, ce fort penchant à se glisser dans leur perspective, à se mettre dans leur peau, à imaginer leur point de vue. Le titre des chapitres en témoigne avec éloquence: «Terres des morues», «Les îles flottantes» (pour signifier les navires), «L'animation du monde», etc.

Bouchard consacre de nombreuses pages à démystifier les principales institutions du nomadisme, de l'animisme et de la tradition orale. Taxés pendant longtemps d'être sans culture parce que sans écriture, comme le furent à un autre niveau les anciens Canadiens, les Innus, montre au contraire l'anthropologue, manifestent au quotidien une grande finesse et cohérence dans leurs gestes et leurs habitudes. C'est le cas d'Élisabeth, cette vieille Innue qui en sait bien plus que les chasseurs renommés qui imposent dans la communauté leur vision des choses. En racontant l'histoire du Domaine du Roy, de ces grands territoires de chasse qui s'étendent de l'actuel Saguenay au Labrador, Bouchard montre qu'au XIX^e siècle tout particulièrement, les agents de la Compagnie de la Baie d'Hudson ont eu des mots durs à l'endroit des chasseurs et trappeurs: «loin de les admirer, on les considérait comme les gens les plus oisifs, les plus démunis du monde.» Bouchard s'interroge: «Qui souligna leur bonheur de vivre sur une terre bien-aimée, pleine de repères et de sens? Qui reconnut la cohésion d'un univers animé par des forces non moins spirituelles que le Saint-Esprit des chrétiens? Qui vanta la beauté du pays, la grandeur de la liberté innue?» (p. 206) Kauishtut répond à ses propres questions, au fond, par tout son livre.

Les mises en contexte sont excellentes: la cadence effrénée des efforts de colonisation, le providentialisme d'une époque qui pose des croix et des couronnes partout, les concepts de pureté de la race canadienne-française, le fonctionnalisme du gouvernement fédéral, ces conceptions erronées, comprend-on aisément, firent la vie dure à la nation et aux enfants du métissage. Dans plusieurs cas, plusieurs en vinrent à mentir sur leurs origines, et intériorisèrent l'ordre canadien en construction.

C'est ainsi qu'on en vient au cas de la réserve d'Essipit, cette «rivière aux coquillages», qui porte encore la marque de la dépossession. C'est peut-être là plus qu'à n'importe quel autre lieu du Nord québécois que s'est joué le sort des Innus. Comme pour la tabagie de 1603, Essipit est emblématique. Dans le processus de confinement dans les réserves, les Innus d'Essipit, apprend-on, furent loin d'être passifs. Pétitions, revendications, mobilisations, appui d'un lointain député du Saguenay (Marc-Pascal de Sales Laterrière), rencontres exigées avec les gouverneurs Metcalfe et Elgin, toute une série de sursauts devenus des drames auxquels fut sourde la marche du progrès et qui culminèrent avec la mise en place de la *Loi sur les Indiens* et le «paternalisme rétrograde des Affaires indiennes.» (p. 254) Les décennies passèrent et ce fut, bien plus tard en 1969, l'erreur du livre beige de Chrétien et Trudeau qui, en exaltant l'idée d'une nouvelle citoyenneté canadienne, prônait l'abolition de l'inique loi, sans réelle consultation des principaux intéressés et sans esprit de mesure quant au statut ambivalent qu'en étaient venues à prendre les réserves. Bref, il ne serait pas difficile d'en ajouter, mais quiconque comprend mal les implications de la *Loi sur les Indiens*, sa mise sur pied et la minorisation autochtone, trouvera dans ces passages un exposé d'une grande efficacité.

UNE RÉFLEXION SUR L'INTERCULTURALISME

Bouchard évoque discrètement dans sa réflexion le modèle québécois de la Convention de 1975, qui fit école. À sa suite, dit-il, «[n]ous sommes entrés récemment dans un long processus de réparation.» (p. 281) Voilà la grande conclusion de ce livre, qui laisse porter son écho, qui exige de prendre son souffle pour amorcer le long périple de la réconciliation historique. La professeure de sociologie Danielle Salée a rédigé une recension fort pertinente sur les prémises de ce discours sur la rencontre des peuples eurodescendants et autochtones, un compte-rendu d'*Au croisement de nos destins* cité plus haut. En substance, Salée explique qu'en voulant redonner aux cultures autochtones la place qui leur revient dans le récit des origines du Québec, les auteurs mettaient en place l'image séduisante d'une rencontre «d'accommodement, voire de réciprocité interculturelle, mieux, un récit de synthèse ethnoculturelle – une fusion d'horizons – dont le Québec a émergé comme entité sociétale nouvelle.» Elle perçoit que nous en sommes trop souvent à cet interculturelisme de premiers contacts et non à un «interculturalisme au sens fort du mot», c'est-à-dire institué politiquement, parvenant à se dégager des rapports sociaux de domination. Qu'au fond, il y a toujours ce risque de chercher à se «dédouaner du passé colonial.»

Comment se situe *Le peuple rieur* sur ce plan? Bouchard lance beaucoup de pistes et son livre est celui d'un éveillé de conscience. À la fin, il se garde d'avoir réponse à tout. Bouchard me semble très conscient de l'ampleur du problème et des risques d'idéalisation d'un passé qui n'a sans doute pas existé. Cela ne l'empêche pas de prendre parole dans l'espoir de voir un jour poindre cette utopie. Dans son livre, il travaille pour déconstruire la posture de victime des Innus et par son propos, on sent qu'il veut éviter la folklorisation dans laquelle nous plonge une interprétation postnationale et multiculturaliste de l'histoire. Pragmatique, il jette en même temps des ponts en inscrivant le récit innu dans les cadres plus larges de l'histoire de l'Occident et de la mondialisation sur lesquels, et Innus, et Québécois, pourraient se baser pour parvenir, peut-être un jour, à une émancipation réussie. «L'identité réside dans l'esprit bien plus que dans la loi» (p. 252), sent-il le besoin de préciser, idée qui n'est pas sans sous-entendus.

Le peuple rieur est assurément le fruit d'un long processus de maturation. Avec son regard d'anthropologue et de fin observateur, Bouchard veut se mettre à l'abri du présentisme et des engouements passagers, d'où l'agréable ironie et l'humour un peu didactique que l'on retrouve dans tous les textes de ce mammoth laineux. Je me suis demandé, à la fin de ma lecture, si l'enjeu de l'interculturalisme, dont on relève souvent l'imprécision du concept ne pouvait pas trouver une espèce de réponse avec l'amitié. Le problème avec les théories de la culture, qu'il s'agisse du multiculturalisme, de l'interculturalisme et du métissage, c'est qu'elles cherchent à solutionner ce qui relève tout d'abord de la relation humaine. Serge Bouchard avait-il en tête de faire un pied de nez à ces théories en présentant son livre comme un «hommage à ses amis innus»? Je prends le risque de répondre que oui.

Car c'est peut-être simplement une question d'amitié. À retrouver, à créer ou à honorer. L'amitié qui serait la condition d'une véritable politique interculturelle recherchée par l'auteur. L'amitié, comme l'amour et la mort, qui est une réalité jamais totalement inscrite dans le langage, parce que plus pauvre qu'on ne le croit. Ne serait-elle pas là, la profonde méditation sur son amitié innue, qu'apprécie tant l'écrivain-anthropologue, grand admirateur de Montaigne et de sagesse: «Nous aurions tellement de choses à nous dire», confie à Bouchard l'un de ses amis. Il a beau citer l'ami, on en vient sans détour à penser qu'au fond, c'est aussi lui qui affirme cela et qu'au-delà des clivages et théories, dans le prolongement des rencontres entre nations, l'amitié est une raison d'être préalable à tout le reste. ❖